Nro. 158.

Morgenblatt

für

gebildete Stände.

Mittwoch, 3. Juli, 1811.

Sie starb. — Nun sind der Musen wieder Neune,
Der Charitinnen drey.

Kretschmann.

Drey Original-Briefe Voltaire's an die Gräfinn von Bentinck.

Die geistvolle Frau, an welche die folgenden drey, bis jezt noch ungedruckten, Briefe gerichtet waren, gehörte zu ihrer Zeit unter die merkwürdigen und berühmten ihres Geschlechts. Es war im eigentlichsten Verstande eine Staatsdame. Ihre vielen Reisen, ihr Aufenthalt an mehrern der bedeutendsten Höfe von Europa, ihre Verbindungen und vielfachen nahen und unmittelbaren Verhältnisse mit Fürsten und Staatsmännern, ihr Einfluß auf diese durch Korrespondenz und andere Einwirkungen eigneten sie zu dieser Benennung. Existiren Memoiren ihres Lebens; und könnten diese jemals erscheinen, so würden sie unstreitig zu den politisch-historisch- und persönlich-merkwürdigsten Werken dieser Art gehören. — Nicht weniger ausgezeichnet war diese Frau auch als Gelehrte. Ihr treffliches im Jahre 1787 und 1788 erschienenes neues numismatisches Werk: Catalogue d'une collection des medailles antiques, par la Comtesse Douair. de Bentinck, née Comt. d'Aldenburg etc., in 3 Bänden, befindet sich in vielen Privat-Bibliotheken: doch kam es nie in den Buchhandel, da die Gräfinn dieses mit vieler Pracht gedruckte gelehrte Werk, wozu ihr Hausfreund, der bekannte geschickte Kupferstecher Weisbrod, die Münzen gestochen hat, auf ihre eigene Kosten herausgab, und es dann an einige öffentliche Bibliotheken, besonders aber an ihre Freunde, verschenkte. — Endlich war diese Frau noch besonders als Chef eines Gesellschafts-Hauses sehr interessant. In den letzten zwanzig Jahren ihres Lebens hielt sie sich in Hamburg auf, wo sie ein großes und angenehmes Haus machte, man könnte sagen, einen kleinen Hof hielt. Ihr prächtiges Wohnhaus lag in der schönsten Stadtgegend, am Jungfernsteig, ihr Landhaus in einer der reizendsten Umgebungen Hamburgs. Zu jeder Jahrszeit sah sie hier die erste Gesellschaft dieser Stadt, zog alles, was reich, angesehen, gebildet war, in ihren Cirkel; die interessantesten Fremden waren ihr empfohlen. Ihre fast täglichen Gesellschaften, ihre wöchentlichen Assembleen waren die glänzendsten, liberalsten, angenehmsten, bis an das Ende ihres Lebens — daher denn auch ihr Tod im Februar des Jahres 1800 für das Gesellschaftswesen in Hamburg als eine — calamité publique angesehen ward. Ihre reiche Erbschaft, wozu auch das vortreffliche Münzkabinet, welches sie in dem angeführten Verzeichnisse beschrieb, gehörte, ist, glaube ich, großentheils nach Holland gekommen, und das Münzkabinet einem Herrn v. Donop zu Meinungen anheim gefallen.

Die folgende freundschaftliche Korrespondenz mit Voltaire beweiset die enge Verbindung, in der die Gräfinn auch mit diesem berühmten Manne stand. Die eigenhändigen Originale liegen vor mir, und gehören, von einem genauen Freunde der Verstorbenen geschenkt, der Bibliothek eines öffentlichen Instituts in Hamburg. Ich schreibe sie diplomatisch genau mit allen unorthographischen und andern Eigenheiten der Urschriften ab, und füge ihnen ein Impromtü in Endreimen hinzu, das zugleich mit

jenen Briefen mir gegeben ward, und, so viel ich weiß, auch noch ungedruckt ist.

Hamburg im Juni 1811. M.

1.

a prangin au pays de vaud 18 Fevrier 1755.

est il bien vray Madame que je peux encor esperer le bonheur de vivre avec vous, est il vray que vous faittes louer une grande maison dans la petite ville de vévay sur les bords de notre lac? vevay passe pour le sejour le plus sain et le plus agreable de tout le pays roman. on ne m'avait pas encor dit vos desseins sur vévay quand jay fait l'acquisition a l'autre bout du lac d'une petite maison charmante avec des jardins delicieux, j'aurais assurément preferé le voisinage de Vévay a celui de geneve si javais pu imaginer que vous deussiez vous fixer dans nos cantons. mais enfin notre lac nest pas l'ocean. et je nserai pas eloigné de vous. mais madame je ne peux croire encor cette nouvelle a moins que vous ne me la confirmiez on dit que vous etes a leipzik, et que dela vous prenez votre essor pour venir honorer et embellir ma nouvelle patrie. avouez donc en ce cas Madame qu'il y a une destinée. je fais le voyage de lyon uniquement pour voir mr le duc de Richelieu, et jy trouve Madame la markgrave de bareith. elle va en terre papale, et je vais aupres de geneve, je crois aller prendre les eaux daix en savoye et je m'établis sur les bords dulac. je vous crois a Berlin, et vous venez a vévay. et tout ce qui semblait devoir m'eloigner de vous m'en rapproche. encor une fois je n'en crois rien, je ne suis pas si heureux, je suis actuellement dans un magnifique chatau qui ne m'appartient point. ma maison n'est pas assurement si grande et si belle mais elle est plus agréable et elle me paraitrait au dessus de tous les palais si jamais javois le bonheur de vous y recevoir. Ma santé est plus déplorable que jamais, mais vous me feriez oublier tous mes maux, et je benirai ma destinee si je pouvois achever ma vie en vous faisant ma cour.

daignez donc me mander madame sur quoy je dois compter. si votre transmigration avévay est résolue, je prendray un petit hospice dans ces quartiers la; et je me promènerai pour vous d'un bout dulac a l'autre. je serai votre vassal. je vous ferai hommage lige ecrivez moy madame, apprenez moi ma destinée; dites moy du moins si vous avez terminé heureusement vos affaires, et si vous etes venu a bout du Roy de Dannemark et de la republique de hollande et du conseil aulique et de Monsieur de Bentink. vous etes faitte pour tout surmonter ou tout adoucir. adieu madame conservez moy des bontez que je mérite par mon tendre et respectueux attachement, Soyez sure qu'il ne finira qu'avec ma vie

V.

2.*)

à Prangin au Pays-de-Vaud 21 Février 1755.

Je reçois dans l'instant, Madame, votre lettre du 5 de Février, je veux répondre sur le champ, et je ne peux écrire de ma main parceque je suis retombé malade. Pardonnez-moi, Madame, de me servir de la main d'un autre pour vous exposer les sentiments de mon coeur. Vous me dites que je devrais vous avoir répondu avant d'avoir reçu notre lettre, et je vous avais deja répondu en effet. Parlons maintenant des affaires. Si la convention qu'on vous a fait signer, ne vous est pas extrêmement avantageuse, vous étes au moins trop intelligente pour ne vous avoir pas assuré de quoi vivre dans l'indépendance de tous les rois du monde, et d'une maniere conforme à votre rang; et si vous n'avez pas de quoi figurer en Comtesse de l'Empire, vous figurerez en philosophe. Mettez moi au fait tout net, je vous prie, car je vous respecte encor plus comme philosophe, que comme Oldembourg. **)

Premièrement vous avez un tort irréparable de m'avoir instruit si tard de vos desseins. Je n'aurais point pris la petite maison auprès de Genève qu'avoit le Prince de Gotha: elle me coute beaucoup plus qu'une grande maison ne coûterait en suisse, et il y a tres-peu de logement.

En second lieu un instinct heureux m'a fait prendre une autre maison aux portes de Lausanne. Elle a été occupée par Mylord Blessington qui étoit plus riche que vous et moi. Cela n'est pas beau; mais il y a de logement, et en y depensant trois-mille écus deux menages y peuvent loger commodément. J'ai fait un bail à vie de cette maison. du moins les paroles sont données, il n'y a plus qu'à signer. Je n'ai pris que la maison, le jardin potager, le verger, le jardin d'hiver, la basse cour et l'écurie. Il y a une domaine attaché à la maison, domaine de vignes et de prez qui vaut quatre-cent-cinquante écus d'Allemagne par an.

La maison est meublée en partie et vous y pouvez venir coucher demain. Venez-y, Madame, n'y manquez pas. Il vous en coûtera des sommes immenses, si vous ne prenez cette parti. Je connois un peu le païs depuis trois mois que j'y suis. Quand vous serez là, vous aurez le temps de voir tout, et d'examiner où vous voudrez vous fixer. Mais croïez-moi, c'est là qu'il faut être. Lausanne est plein de gens de condition et d'esprit qui vous conviennent; la vie est simple et n'est pas chère: celle de Genève est beaucoup plus dispendieuse, et moins agréable.

*) Dieser Brief ist von einer andern, leserlichern und — orthographischern Hand, von Voltaire diktirt, geschrieben.

**) Dies soll wol Aldenbourg heißen, welches der Familien-Name der Gräfinn war.

La retraite dont je vous parle, s'appelle Monrion; elle est à deux portées de fusil de Lausanne. Ne résistons point à la déstinée, qu'il me dit qu'il faut que je finisse ma vie à vos pieds. J'ai ici une nièce qui est digne de vous faire sa cour par son esprit, par la bonté de son coeur, et par son courage. C'est elle qui a été traitée avec tant de respect par le nommé Freytag agent du Roi de Prusse à Francfort, ci-devant condamné à la brouette à Dresde, d'ailleurs très-honnête homme et très-poli. Mandez moi sur le champ, Madame, votre position, vos résolutions et vos ordres. Je vais de mon côte tâcher d'empêcher qu'on n'afferme le domaine de Monrion. Ce serait un excellent marché pour vous que ce domaine; il nourirait tous vos chevaux: je n'ai pu m'en charger, par ce que je n'ai pas la force de gouverner deux états, que je mène une vie de malade, et que j'aime mieux un cabinet que de prez. Encor une foi, croyez-moi, venez coucher à Monrion auprès de Lausanne: il y a là deux banquiers nommés Grand et de Giez qui vous fourniront en deux heures de temps tout ce qui vous sera nécessaire

Je vais à Monrion demain, de là je vais aux Délices auprès de Genève, mais cette retraite ne méritera le nom de Délices que quand vous l'aurez honorée de votre présance: le jardin a été planté pas les fées; il n'y a point de gros Neptune doré comme à Potsdam, mais assurément le jardin de Potsdam n'est pas si joli. Les Delices sont pour l'eté, Monrion pour l'automne et l'hiver, et moi je suis à vous, Madame, pour toutes les saisons.

Je ne vous pardonnerai jamais de ne m'avoir pas averti plus tôt. Je vous aurai fait avoir un palais qui nous aurait coûté très-peu-de-chose; mais venez à Monrion et nous causerons.

Il me vient encor une autre nièce au mois de May, il me vient des amis de Paris; tout cela formerait votre cour. Etablissons une colonie dans ce nouveau monde sur les bords du lac de Genève, et que tout cela ne soit point un chateau en espagne.

„je suis bien malade madame, mais venez et je guérirai. venez, come, come

V" *)

3.

a colmar 24 May.

je voudrais bien savoir madame si vous avez reçu le second volume des annales de L'empire car je nay point de nouvelles du banquier tres renommé, qui a dû vous le faire venir pardonnez moy de ne vous présenter que de fruits si secs. je ne peux plus vous offrir des ouvrages d'imagination: je ne suis plus aupres de vous; et je ne serai bientot qu'un pedant en us mais je vous seray attaché madame comme si j'avois l'imagination encor jeune. Monsieur le prince — — — — m'a écrit deux belles lettres dans ses boutades de philosofie: et il m'a ensuitte planté la. il y a un mois que je ne scais ou il est. Si la philosofie la mené ou vous etes, je vous prie madame de vous en vanter avec moy.

Vous souvenez vous d'un certain provençal machiniste qui etait venu a berlin faire des ponts volants, qui disait que sa femme son fils et son bien avoient été engloutis dans un naufrage ala rade de Hambourg, pour qui vous prodiguates vos bontez, et a qui mgrle prince —·— permit de le suivre jusquaux frontieres d'allemagne? je lui donnay une retraitte dans ma maison de paris, et j'en eus soin pres d'un an. il a fini par me voler tout ce que j'avais de plus prétieux dans mon cabinet de phisique; tant il avait de gouft pour les machines. il a volé tout ce qu'il a pu dans la maison. et nous avons scu qu'il n'etoit pas si malheureux qu'il avait dit a Berlin. il n'a jamais euny enfant ny femme; et le naufrage était une machine de son invention. la baumelle est je crois de son pays. je leur conseille de s'associer ensemble. il y a d'étranges gens dans le monde. je vais aux eaux de plombieres cette année. Si vous avez quelques ordres a me donner vous pouvez madame m'en honorer a colmar ou les adresser au banquier tres renommé. je suis comme vous m'avez vû, malade, laborieux, solitaire, et plein d'un attachement respectueux que je vous ay voué pour toute ma vie.

V

jay pris la liberté d'envoyer les annales de Lempire a madame la princesse de Zerbst. je ne me consoleray jamais de ne luy avoir point fait ma cour dans mes voiages.

---

je me flatte que toutes vos affaires ont reussi a votre avantage. Soyez heureuse madame autant que vous méritez de l'etre.

Bouts rimés a remplir a Monsieur de Voltaire par Mademoiselle L'Archiduchesse. *)

Un simple solivau me tient lieu d' . .	ARCHITRAVE.
Dans ce reduit obscur ou content d'une .	RAVE
Je verrois du meme oeil le Geant, le . .	RAGOT,
Le Negre, le Lapon, l'Iroquais, et le .	GOTH.
A l'abri du fracas que cause la . . .	TROMPETTE
Autour d'un espalier j'exerce ma . . .	SERPETTE.
Du faste des grandeurs loin de me voir .	EPRIS

*) Diese letzten Zeilen, nebst dem Unterschrifts-Buchstaben seines Namens, sind, so wie der dritte Brief, unverkennbar wieder von Voltaire's Hand.

*) Abschrift von einer andern Hand.

A leurs appas trompeurs je crains peu d'être PRIS.
Si quelqu'un la dessus me gronde ou me CENSURE,
Je m'offense aussi peu d'une si foible . INJURE,
Que lorsque par hazard mon serviteur . MICHAUD
M'a servi mon potage ou trop froid ou trop CHAUD.
Pour sauver mon honneur de toute . . ECLABOUSSURE,
J'observe à cet égard une conduite . . SURE.
En garde sur ce point j'aurai jusqu'au . CERCUEIL.
Sur les devoirs d'usage et sur moi toujours L'OEIL.
Et si de ses faveurs quelque jour la . . FORTUNE
Me donnoit à choisir je n'en choisirois qu' UNE.
Princesse, c'est de voir le sceptre des . ROMAINS
Pour prix de vos Vertus passer entre vos MAINS.

J. an Lotten.

Du heute geboren! — O festlicher Morgen!
Doch wag' ich kein Opfer, doch schweigt mein Gefühl,
Du Schönste der Schönen, aus zärtlichen Sorgen,
Ich gäbe — zu wenig, ich schriebe — zu viel.

Hg.

M. an Philomelen.

Fliegst du meiner lieben Jette,
Freundinn Philomele, zu? —
Daß ich deine Flügel hätte,
So wie Jettchens Stimme du.

Hg.

Korrespondenz-Nachrichten.

Wien, 19 Jun.

Daß ein ewiges Zuströmen von Fremden hierher stattfindet, ist sehr natürlich. Wien ist als Handelsplatz, als Hauptstadt eines großen Kaiserreichs, in welcher alle die verschiedenen Verwaltungszweige den Sitz des Herrschers umgeben, als Sammelplatz so vieler Kunstschätze und Merkwürdigkeiten, als Stapelplatz der Lebensgenüsse, von zu mannigfachem Interesse, um nicht aus allen Theilen Europens Menschen von den verschiedensten Strebungen herbeyzulocken. Nicht selten wird es auch von Gelehrten besucht, wie denn gegenwärtig Rath Becker aus Gotha, Hofrath Adam Müller aus Berlin, Hofrath Reinbeck aus Stuttgart sich hier befinden, und Hofrath Böttiger aus Dresden erwartet wird. Professor Bürde, der geschätzte Dichter aus Breslau, hat uns unlängst verlassen. — An fremden und darunter berühmten Künstlern fehlt es nie, und die hiesigen vortrefflichen Medizinal- und chirurgischen Institute ziehen noch immer viele Ausländer her. — Daß Wien auch an hier längst ansäßigen und zum Theil auch eingebornen Gelehrten und Künstlern keinen Mangel leidet, wem braucht man das noch erst zu sagen; nur will man die leicht zu erklärende Bemerkung machen, daß im Allgemeinen die Produktivität, wenigstens der Gelehrten, hier gar leicht abnehme, so wie es denn auch nur zu wahr ist, daß durchaus kein Vereinigungspunkt unter ihnen hier stattfindet. Ein Jeder steht und wirkt für sich allein.

Unlängst gab der Entrepreneur der sogenannten Volksfeste, Jahn, ein dergleichen Fest im Augarten, dem es an Mannigfaltigkeit wenigstens nicht fehlte, wenn sich auch manche Abwechselung etwas lange erwarten ließ, und dann das Warten nicht eben belohnte. Hier war ein ganz artiges Pulcinello-Theater, Seiltänzer, ein Wettrennen zwischen acht herrschaftlichen Läufern, ein Schwertkampf zwischen ritterlich Bewafneten, ein kleines, aber sehr hübsches Feuerwerk, eine artige Illumination, und zuletzt ein Ball — kann man für 5 fl. Banknoten, nach dem gegenwärtigen Course 30 Kreuzer Konventionsgeld, mehr verlangen? — Das imposanteste Schauspiel war das Auf- und Niedersteigen einer Madame de la Porte (wenn ich nicht irre) auf dem Seile in der Dunkelheit unter dem Abbrennen von Feuerrädern, welches wirklich einen magischen Anblick gewährte. Der Zulauf war nicht groß, doch waren der Speisesaal und die Ballsäle gedrängt voll, so wie auch die unter den Bäumen vertheilten Büffets sehr thätig waren. Der Wiener begnügt sich nicht mit dem bloßen Schauen, er liebt auch die Realität. — Am vorigen Sonntage war ein großes Feuerwerk im Prater, zu dem sich eine unzählbare Volksmenge einfand.

Unsre Bühnen gewähren uns gegenwärtig weder großen Genuß noch Abwechslung — Eine neue Pantomime mit einer artigen Musik von Hummel machte auf dem Theater an der Wien im ersten Akte, vorzüglich durch die oft an Wunder gränzenden Verwandlungen, Glück, verlor aber viel durch den gedehnten nichtssagenden zweyten Akt, der jedoch bereits in der zweyten Vorstellung verkürzt wurde. — Das imposanteste war das blitzschnelle Aufsteigen eines Schlittens mit zwey Pferden, Kutscher und Bedienten aus der Tiefe, und dann die außerordentliche Verlängerung des Pierrot und des Notar. — Da der Schluß nicht brillant genug befunden wurde, soll ein neuer angefügt werden. — Schon lange trägt man sich übrigens mit der Sage eines neuen Arrangements unter den drey Kavalieren, welche von den ursprünglich neun, die vom Baron Braun die Theater übernahmen, noch Stand gehalten haben. — Die Direktion der Oper und des Ballets soll, wie es heißt, von der Direktion des rezitirenden Schauspiels gänzlich getrennt werden.

Hr. Weichselbaum nebst Gattinn, vom Münchner Theater, sind gegenwärtig hier anwesend; dagegen spricht man von einer neuen Kunstreise unsrer trefflichen Mad. Milder-Hauptmann nach München; auch will Klingemann eine ähnliche Reise unternehmen. Koch wird nun wol bald zurückkommen. Demois. Buchwieser gebraucht das Bad in Baden; der wackere Roose, um dessen Verlust Thalia trauern würde, war hart eingefallen, ist aber bereits so weit hergestellt, daß er ausfährt.

Paris, 20 Juni.

Mit dem Verkaufe der großen Büchersammlung des Buchhändlers Merigot wird fortgefahren werden. Es befinden sich in derselben mehrere chinesische Werke, die sehr merkwürdig sind; unter andern eine Sammlung von 15 Kupferstichen, welche die Siege des Kaisers Kien-long vorstellen, und nach den Zeichnungen der Missionarien von französischen Künstlern gestochen, aber in China abgedruckt worden sind. Man glaubt, daß dieses das einzige Exemplar ist, welches von diesem Werke sich in Frankreich befindet. Dann eine Abhandlung über die Sitten und Gebräuche der Chinesen mit vielen Kupfern in Fol. von dem unlängst verstorbenen de Latour. Von diesem Werke sind nur 40 Exemplare abgedruckt worden. Ferner eine Sammlung von chinesischen Abbildungen, welche der erste Versuch sind, den die Chinesen in der Abdruckung der Kupferstiche auf europäische Weise unter Anleitung der Missionarien gemacht haben.

Das Werk der Mad. de Genlis über den Einfluß der Weiber auf die Literatur ist weiter nichts, als eine chronologische Aufzählung aller derjenigen Weiber, welche sich im Alterthum, und in den neuern Zeiten, besonders in Frankreich als Schriftstellerinnen oder witzige Personen ausgezeichnet haben. Die Verfasserinn ist in den hiesigen Journalen ziemlich herb behandelt worden.